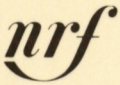
JEAN DUBUFFET

Prospectus et tous écrits suivants

RÉUNIS ET PRÉSENTÉS
PAR HUBERT DAMISCH

II



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1967.*

Extrait de la publication

QUATRIÈME PARTIE

Pièces critiques

PRÉFACE A L'ÉDITION DE LONDRES D'UN « COURT TRAITÉ DES GRAFFITI » DE RENÉ DE SOLIER *

Ladies and Gentlemen,

Il ne me serait pas venu à l'idée de m'intéresser à la pêche au lancer si mon oncle ne s'adonnait à ce sport et si je n'avais pour mon oncle beaucoup de goût et d'attachement, si, pour tout dire, ses chers éclats de voix ne retentissaient tout au long de cette truiteuse affaire. Aussi est-ce très spécialement la pêche au lancer de mon oncle qui me passionne et si la démarche de tel ou tel autre pêcheur en rivière ou même dans une certaine mesure la pêche en général (conceptualisée, dirait René de Solier) suscite en moi quelque intérêt, c'est peut-on dire par extension et en fonction de mon oncle qui se projette là-dessus. Parallèlement à mes besognes commerciales (j'exerce par intermittence la profession de négociant en vins) je m'adonne à des travaux de peinture. Cette manie m'est venue peu à peu à la suite d'un stage que je fis d'abord, sitôt finies mes études classiques, dans une académie de beaux-arts : un peu par curiosité de la technique, un peu pour ce que le métier d'artiste aurait — à ce que je croyais alors — présenté d'agréments, et beaucoup parce que c'était une occasion de quitter ma famille et ma ville natale où je m'ennuyais fort, et vivre seul et sans contrôle à Paris présente un très vif intérêt pour un adolescent. Ces travaux m'occupent au point qu'il m'est advenu à plusieurs reprises de consacrer intégralement à leur

Extrait de la publication

conduite des suites ininterrompues d'années — et c'est justement le cas au moment que j'écris ces lignes : il y a plus de trois ans qu'on ne m'a plus vu à mon bureau. Ce ne laisse pas, on l'imagine, d'être fort dommageable à la bonne marche de mes affaires mais n'est-ce pas un bien plus précieux que tous autres de vivre à son gré et s'adonner à ses caprices sans contraintes ni dépendances? Si donc je suis pour une part un peintre (mais qui est quelque chose autrement que pour une part? et qu'on ne vienne pas me jeter à la tête les peintres professionnels qui ne le sont eux dans la majorité des cas pour aucune part) c'est assez indiquer, et c'est où je voulais en venir, que mon inclination me porte au côté physique des choses. Si on me parle de parier sur un cheval je ne puis me satisfaire d'étudier ses antécédents et hérédités, bien que cela aussi je le fasse, et toutes les données qu'on m'en fournit dans *Paris-Sport*, mais je cours au tramway, je me rends sans désemparer au paddock (et je suis alors muni de biscuits à chevaux et de raisins secs que j'ai exprès) et là je veux voir mon type et lui donner quelques claques sur les fesses, et je le baise au museau (quand il n'est pas mordeur), et après seulement, mais alors avec une émotion motivée, je m'intéresse à la course. J'ai dit plus haut tout le prix que j'attachais à vivre à mon aise et aussi ai-je depuis très longtemps renoncé (dans l'intérêt que je porte aux ouvrages littéraires et d'art) à toute considération d'équité ou d'objectivité : notions auxquelles du reste j'attribue peu de sens. Et adopté de penser de tout selon mon humeur bien subjectivement (et donc partialement — sans m'en soucier) comme on le verra bien dans ce qui va suivre. Fondée ou non cette façon de traiter les questions ne m'est assurément pas particulière et dans l'Angleterre, à laquelle cette édition est destinée, bien que je n'y aie séjourné qu'une fois quatre jours (avec mon ami Brooks) le bon sens me suggère qu'il doit se trouver aussi beaucoup de personnes qui aiment à voir et toucher, dans toute la mesure du possible, les choses et gens et bien sûr aussi mêmement les ouvrages de littérature et d'art et leurs auteurs, faute de quoi ils ne s'y intéressent que plus faiblement, ce qui est bien légitime. Personnellement je ne me passionnerai jamais réellement pour un ouvrage dont rien de l'auteur ne m'est connu — cela peut bien à vrai dire advenir aussi — tout peut advenir — mais disons alors moins facilement — que s'il m'est révélé que l'auteur est,

Extrait de la publication

mettons, bavarois, ah! bravo! je connais la Bavière et je l'aime, je connais Munich et la gentille famille de mon ami Ludwig Hirschbold et cette bonne Frau Pfeiffer qui me recousait si affablement mes boutons, voilà qui me dispose bien, et s'il est ajouté encore à cette première indication que l'auteur vivait par exemple au xe siècle à la bonne heure! J'ai justement un gros ouvrage qui traite de l'ambassade d'Othon à la cour de Byzance — la couverture est par suite d'une maladresse irréparable éclaboussée de vernis au brou de noix — et donc voilà mon auteur qui commence à prendre consistance. Essayons donc que René de Solier prenne un peu pied dans le champ de l'attention de mon lecteur britannique en lui suggérant un homme légèrement trop gras bien que peu sanguin, d'abord plutôt réservé — quoiqu'il ne soit pas du tout timide, je le trouve même trop entreprenant en société : il accapare le premier venu de la compagnie et l'entretient interminablement à mi-voix (sa voix est grave mais faible et sourde) de sorte que le partenaire se sent pris sous une cloche[1]. Il porte des lunettes (les verres en sont ronds il est vrai, peut-être aussi cerclés d'écaille mais alors d'une fine et discrète écaille incolore, tout à fait à l'opposé de ces montures foncées exagérément apparentes comme les affectionnent les avocats, les experts-comptables et les courtiers ou démonstrateurs dans les expositions et les foires). Ses cheveux ne sont pas très abondants mais presque toujours trop longs et pendant parfois en assez vilaines mèches (noires). Son comportement froid, lent, peu mobile, silencieux, grave (il donne même l'impression d'être triste : il ne rit guère, il sourit plutôt, et encore même cela guère) son comportement disais-je évoque celui d'un professeur et pauvre — eh bien, en fait il est professeur, il est pauvre — et à cela aidant sa corpulence un peu alourdie — on ne peut pas parler proprement de corpulence mais plutôt d'une insuffisance de sveltesse chez un homme de trente ans — le ferait passer pour un peu plus âgé qu'il ne l'est en effet. Parler avec lui est plein d'enseignement, mais fatigant, à cause qu'il est très savant, toujours bien plus que son interlocuteur (surtout quand c'est moi) et que sa conversation est un enchaînement de références de toutes sortes sur lesquelles il ne s'explique pas, et si on vient alors à

1. C'est Charles Ratton qui dit cela.

Extrait de la publication

lui demander des précisions, cela devient encore plus embrouillé et obscur et y contribuant son intonation uniforme et sourde et le caractère toujours très sérieux et souvent philosophique de ses propos (il ne parle presque jamais de futilités légères comme moi j'aime, moi son ami et compagnon, mais de façon à peu près constante de poésie et de matières abstraites et abstruses), cette manière-là de ses propos nécessite de ma part un effort cérébral proprement épuisant. J'ai donné tous ces renseignements pour ce seul besoin de l'imagination — et celle des lecteurs anglais, j'imagine, est comme des autres lecteurs — de se faire d'abord les dents sur quelque chose de physique avant de commencer mais sans qu'il y ait lieu d'en déduire quoi que ce soit : l'Angleterre est une nation de commerçants et ceux-ci (dont je m'honore d'être) accoutumés à rencontrer dans leurs affaires un grand nombre d'hommes de toutes façons savent qu'il n'y a de la mine et des façons d'un homme rien à déduire. Tout un qui a la pratique des affaires est habitué au contraire à ce qu'un individu violent ait l'air doux comme une fille, à ce que les personnages courageux aient l'air timide, les coquins l'air honnête et vice versa. Ils savent aussi qu'au surplus c'est par voie d'approximation très grossière qu'on parle, de manière si arbitrairement tranchée, de coquins, de gens honnêtes ou timides ou courageux vu qu'un homme est toujours un composé complexe de tout cela, timide à une heure, effronté à l'autre, que tel est seulement plus souvent timide ou plus souvent effronté, qu'il n'est si noir coquin qui ne soit capable une fois ou l'autre de rendre loyalement service, par occasion ou par caprice, et qu'en fin de compte tous les hommes sont à peu près de modèle standard comme le pas des lampes électriques. J'emploie à dessein des mots d'origine anglaise pour frapper davantage. Et le trait qu'ils me semblent avoir en commun, qui m'apparaît primordial dans la condition humaine, est cette quête incessante — parfaitement gratuite et vaine d'ailleurs — de mystique, de lyrisme, de je ne sais quoi qui au surplus n'existe pas, n'existe qu'à l'état imaginaire, ou, disons mieux, à l'état de polarité, mais sans qu'il y ait de pôle — polarité qui s'exerce, c'est à noter, pendant un instant seulement, venant on ne sait d'où, on ne sait pourquoi, comme ces éclairs de chaleur dans les nuits d'été. Regardez faire une crevette dans un trou d'eau à marée basse, observez l'instant qu'elle

Extrait de la publication

reste immobile; dans ce moment une passion, très rapidement grandissante, prend possession de tout son être, impétueuse, incoercible, atteint en une seconde un paroxysme de voltage et dans une détente irrésistible, pfuitt! projette la bestiole dans une direction où dirait-on une nécessité l'appelle d'urgence? Quoi faire? Il n'y a rien là où la voici maintenant mais déjà — observez — elle n'était pas même encore parvenue en ce nouveau point où la voici maintenant que déjà, et son immobilité frémissante le traduit, une nouvelle passion s'allume en elle — tout étant oublié de sa précédente extase — une nouvelle lueur se fait en elle sur... on ne sait bien sur quoi à dire vrai — quelque chose comme le bonheur, l'apaisement, le but, la réalisation de son être, la solution des problèmes qui motivent son agitation incessante, la clef de sa condition — et avec une si éclatante évidence et un appel si pressant qu'elle part de nouveau comme une torpille dans une nouvelle direction où, cette fois comme l'autre, il n'y a rien.

C'est selon moi sans fondement qu'un médecin rêveur (dont les méthodes curatives donnent peu de résultats) affirma dans un tonnerre d'applaudissements que toutes les impulsions et manifestations de l'être humain étaient commandées par ses appétits érotiques plus ou moins refoulés par les conventions sociales. Le caractère exagérément universel de cette assertion la rend assez suspecte; on a toujours en de pareils cas le sentiment que les affaires humaines ne relèvent pas d'une petite formule aussi simplette. On me dit que cette doctrine fait actuellement fureur aux États-Unis d'Amérique, où elle se serait répandue au cours de ces dernières années de guerre, avec donc un retard d'une trentaine d'années sur sa propagation en Europe, au point que les New-Yorkais s'aborderaient en se communiquant cette nouvelle, que les appétits sexuels expliquent toutes les démarches humaines et que tout devient immédiatement clair à qui en consulte le lexique. Naturellement cette métaphysique, mis à part son côté maniaque assez déplaisant, n'est pas moins bonne que toute autre. Et si elle excite des centres nerveux, si elle met en mouvement des forces, si elle verse de l'enchantement et de la joie par un détour quelconque, va pour cette métaphysique. Au surplus je ne me charge pas de prouver qu'elle est fausse : quand j'affirme moi qu'un certain besoin refoulé de jouer de la trompette est à la

base de toutes les démarches de l'homme, que s'il parle c'est (inconsciemment) pour imiter le son de la trompette, que s'il travaille à s'enrichir c'est à cause de l'aspect jaune et brillant de l'or commun avec l'éclat de l'instrument et tout ce qu'il me plaît qu'il s'ensuive, qui me prouvera le contraire? Et si cela me plaît, et si cela plaît, vivat à cette invention! Je veux dire seulement que mon sentiment à moi est tout à l'opposé puisque je crois que l'érotisme dans les affaires des hommes et jusque dans leurs amours mêmes joue un assez faible rôle mais les mystiques (quel autre nom donner à ces lueurs qui se manifestent fugacement dans l'esprit et le mettent en mouvement comme un véritable charme) un très grand. Et non pas, qu'on me comprenne bien, non pas le contenu de ces mystiques, les idées logiques qui s'y trouvent impliquées, mais plutôt quelque chose d'incorporel qui résulte d'elles et qui séduit, quelque chose qui pourrait être comme leur forme, oui c'est cela, justement comme un vin qui serait exquis non pas à cause de sa composition chimique ou organique mais à cause de sa forme, de la forme du flacon qui l'enferme par conséquent, mais il n'y a pas de flacon, c'est comme des masses de liquide qui flotteraient sans vase pour les contenir et qui changent de forme incessamment et prennent parfois, mais c'est alors fugitif et sans cesse mouvant, des formes ravissantes comme font les nuages. Ainsi Roméo, enivré d'amour pour sa Juliette connue la veille, et dont cet amour emplit et incendie l'esprit, ne la reconnaît même pas lorsqu'elle se présente à lui le lendemain ou, s'il la reconnaît, l'invite alors à s'éloigner parce qu'il a besoin d'être seul afin de jouir sans distraction de son amour, et, pour s'y adonner à son aise, s'enfuit loin d'elle à l'étranger. Il faut croire que Juliette n'a joué dans l'affaire qu'un rôle de mise en train à la faveur de quoi toute une opération délicieuse se fait dans l'esprit de Roméo, comme dans l'eau quand elle se transforme en vapeur — ce doit être une très forte délectation de se transformer en vapeur — ou aussi bien pour la vapeur de se transformer en eau — car ce n'est pas l'état nouveau qui est préférable à l'autre, mais c'est l'opération de changement elle-même qui est passionnante.

Lecteur, où tu n'as vu dans tout ce discours que préambules et parenthèses étrangères au sujet il n'a pas cessé pourtant d'être question de l'ouvrage dont c'est ici la préface pour la

raison que cet ouvrage n'est rien autre que le récit d'un épisode passionnel. Je veux répéter ici, bien que je vienne de le dire, qu'au cœur de l'amant déjà les souris piaffaient, hennissaient, grattaient du sabot, et la citrouille déjà se dressait sur ses essieux avant que la fée, sa belle, n'amène sa baguette, mais ce rôle que joue la rencontre d'un être humain dans la passion, celle de tout autre objet peut aussi le tenir. L'homme peut s'enchanter de bien d'autres objets que d'un autre être humain et nous voyons bien en effet à tous nos pas des hommes qui le font et non pas platoniquement mais avec ferveur, avec délire, avec frénésie. Avec cette même frénésie que celle de l'amant, cette frénésie tournant à vide, mais à mouvement accéléré, cet état de voyance qui allume pour lui — mais pour lui seul — les mille lampions d'une fête de nuit, où nous ne voyons cependant nous qu'ombre et silence.

C'est moi qui fus la belle dans l'affaire. Pour commencer du moins. L'éclair de chair blanche sous la jarretière de Juliette (qui n'est peut-être pas si blanche à d'autres yeux que ceux de l'amant mais qui a raison? et l'essentiel est qu'elle puisse paraître blanche, une fois, aux yeux d'un) : je fus cet éclair. C'est pour cela que c'est moi qui fais cette préface, bien que je n'y aie aucune capacité, mais cela n'importe absolument pas car sur ceci assurément tout le monde est d'accord que ce qui compte dans une œuvre ce n'est assurément aucune perfection formelle dont tout le monde se fout, mais oui ce qu'elle comporte d'humain et le lecteur, et d'autant mieux s'il est anglais, rétablira fort aisément la forme et les termes qu'un autre, nanti de plus de savoir-faire, lui aurait donnés, mais aucun autre que moi ne devait la signer. Donc la jarretière, dont le fugitif aperçu a provoqué dans l'esprit de René de Solier ce tournoiement dont vous allez suivre tout à l'heure la trace, marquée au long de son livre comme les patins écrivent sur la glace, c'est, justement, mes travaux de peinture dont j'ai parlé (je ne l'aurais pas fait sans cela) au début de ces pages, et que j'eus l'occasion de lui montrer lorsque, il y a un an, il me fit sa première visite. Si je le dis ici et non sans fierté (mais il l'expose lui-même en son avant-propos) ce n'est pas, entendez-le bien, que j'en déduise qu'ils ont plus ou moins de mérite, mais je prends acte qu'ils sont susceptibles d'agir comme le ferment qui fait prendre le lait en yogourt et j'en suis content, extrê-

Extrait de la publication

mement content, car il me semble que la plus haute action de l'art est alors ici atteinte, une fois au moins, mais il me suffit d'une fois pour mon contentement comme Juliette, n'eût-elle eu sa chair blanche qu'une fois et pour les seuls yeux de Roméo, est contente d'y vérifier, non certes qu'elle est belle, mais qu'elle est fille. Ceci dit, la panification qui au contact de mes travaux gagne mon ami — mais le lecteur le verra bien — n'a plus avec eux — et ainsi en est-il du moucheron de l'amour quand il tournoie autour d'une jarretière — qu'un rapport éloigné, de plus en plus éloigné. Tout comme une même séductrice précipite en chacun l'élément propre qui s'y trouve en sur-saturation et nul autre qu'elle y apporterait, comme l'émoi provoqué par sa présence déclenchera en chacun sa manie propre, nous voyons, vous allez voir, s'échauffer chez René de Solier ce qui constitue sa hantise au moment et c'est — fait assez légitime chez un écrivain : les mots écrits et l'écriture, qui soudain se mettent en position de derviches tourneurs. Il y a d'ailleurs pas mal de vents à souffler sur cette flambée, dont j'ai mal dit plus haut que l'ouvrage de René de Solier est un récit mais dont il est une empreinte prise sur le vif comme ces portraits qu'on se fait dans la neige — ou, comme il le dit bien mieux lui-même : les cendres ardentes encore.

CATALOGUE DES SIRÈNES

aux invites enivrantes

1. Celle du bizarre et de la surenchère dans la recherche du bizarre.
2. Celle de l'inconscient (il est bizarre).
3. Celle du hasard (il est comme l'inconscient universel).
4. Celle des rêves (ils décèlent l'inconscient, et puis ils sont bizarres).
5. Celle de la démence et de tout ce qui lui ressemble.
6. Celle de l'incohérence.
7. Celle du pathos et du passionnel.
8. Celle qui injurie la raison construite.
9. Celle de la dialectique et de la philosophie — et notamment de la terminologie philosophique.

10. Celle des abstractions, de l'intellectualisme, des vues cérébrales.
11. Celle des gestes gratuits.
12. Celle de l'agression.
13. Celle de la violence et des paroxysmes.
14. Celle de l'écriture automatique.
15. Celle qui vilipende le christianisme.
16. Celle qui rejette tout ordre social, quel qu'il soit.
17. Celle de la sociologie.
18. Celle du mouvement, de tout ce qui, dans l'ordre physique ou l'ordre psychologique, chante le dynamisme.
19. Celle de la tempête et du désordre.
20. Celle des sciences expérimentales, des références à la physique, à la chimie, à la physiologie, aux mathématiques, mais surtout, de leur terminologie.
21. Celle de l'ethnographie.
22. Celle des dédoublements de la personnalité.
23. Celle de l'impersonnalité et de l'anonymat.
24. Celle de l'effroi.
25. Celle de l'outrance.
26. Celle du désespoir et de l'absurde.
27. Celle du tragique.
28. Celle de la pensée fragmentaire et décousue.
29. Celle des beaux mots mystérieux comme armilles, oronges, etc.

Telles sont les voix de cette fugue, elles s'entremêlent, se nouent, se déprennent, se reprennent, s'alternent. Je m'excuse de nommer et dénombrer si grossièrement. Nommer les choses est toujours évidemment les molester et dénaturer, comme au papillon le clouer à un bouchon. N'importe cela. Qu'il y ait de ces rencontres quelqu'une imprévue — celle de la singularité avec l'impersonnel — de l'incohérence avec la dialectique — de l'individualisme avec la sociologie — est plutôt bon signe : le poêle tirant bien mieux quand le vent tourbillonne. Monsieur, qui lisez, ou madame, êtes-vous aussi, comme moi, agité par tant d'humeurs si disparates? Mais ceci marquons-le, marquons très fortement ceci : qu'il s'agit d'humeurs — de tics — de hantises — car de cela est fait l'essentiel de la pensée à toute époque que ce soit. D'idées point qui jamais comptent. C'est

Extrait de la publication

affaire d'états d'esprit ou mieux : de tournures d'esprit, et non d'idées formelles. Les idées, quand ce souffle ne les pousse, sont sans vertu. Ainsi les textes anciens (et les tableaux aussi) qui viennent entre nos mains, privées de ce vent qui gonflait toutes leurs voiles, ont-ils perdu pour nous le meilleur de leur pouvoir d'expression et de communication. Au lieu qu'un document si actuel et vivant que celui livré ici, ah! que c'est passionnant! Imaginez un instant, si ces cadavres de textes scolastiques ou byzantins du Moyen Age par exemple se dressaient tout à coup en pleine navigation toutes vergues dehors et tous les vents de leur époque soufflant dans leur voilure! Mais qu'avons-nous besoin de vaisseaux fantômes quand nous avons nos vaisseaux nous aussi qui prennent la mer aussi vivants et superbes que le furent en d'autres temps ces autres? Penchez-vous avec ferveur sur cette bruyante forêt d'humeurs qui vous est ici présentée, tout animée d'éclatements de bourgeons — ces télégrammes du COURT TRAITÉ — d'oiseaux multicolores — ces mots chamarrés, insolites, de sens passablement étrange mais le sens! le sens de ces arborescences et de ces plumages? Quel sens élucider à l'incantation de l'amant qui tourne jusqu'à l'épuisement comme une toupie en répétant sous mille formes que son aimée est belle, et finalement des hoquets, rien que des hoquets : le sens, c'est qu'il aime.

Sur ce monument votif érigé à la croisée de nos chemins que représente pour René de Solier et moi la présente édition de son ouvrage, j'ai une dernière inscription à coucher. Il advint de ce *Court Traité des Graffiti*, issu, pour quelque part, de mes toiles, qu'au bout de sa course, il revint à elles. Le même déclic que mes travaux avaient provoqué dans l'esprit de mon ami, son poème, qui en était le fruit, le provoquait réciproquement dans mon propre esprit, avec la même explosive violence, et de manière que cette œuvre, aussitôt produite, plantait à son tour son nez dans ma neige. Comme les danses malgaches où d'abord les filles font tourner les garçons et puis c'est alors ensuite eux qui font tourner les filles. Et ce courrier que maintenant je signe, René de Solier, est entre vous et moi la troisième poste. Paris, 4 février 1945.

Extrait de la publication

PEINTURES ET DESSINS DE GASTON CHAISSAC*

Je suis content que Chaissac a accepté que je fais sa préface vu que ça permet que je donne des nouvelles du Sahara. Ils vont très bien ils sont très contents ils envoient le bonjour ils ne manquent de rien le sable ne manque pas il y a du sable. Le soleil ne manque pas il y a du soleil. Je leur ai donné des nouvelles d'ici, qu'on manque de toutes sortes, qu'on a du mal à trouver des carnets à feuillets mobiles à reliure automatique, que les chaussettes écossaises à carreaux manquent, que tout le monde est très contrarié rapport aux injustices etc., mais eux ce qui les intéresse plutôt c'est la flûte. C'est un simple bout de roseau qu'on perce de six trous. Ces trous sont placés de la manière suivante : au petit bonheur. Ça fait six notes, n'importe quelles notes, mais la question n'est pas là. Du reste on ne se sert pas des six, on se sert de deux ou trois c'est bien assez. S'agit pour le flûteur de FAIRE PARLER les trous. Donc pas de la musique, enfin je veux dire pas dans le genre de la belle musique, je veux dire de notre belle musique à nous. Bien moins ambitieux! S'agit seulement que le roseau parle un tout petit peu. C'est intéressant un roseau qui parle. Un pauvre chamelier ça a peu d'ambition, quelle ambition voulez-vous que ça ait? c'est ignare un chamelier.

Chaissac en a très peu aussi bien sûr. Ça n'est presque rien Chaissac autant dire rien. Pas la peine que le critique d'art se dérange. Maigre chère Chaissac pour le critique d'art de l'École de Paris. Ça serait comme si on dérangeait les musicographes pour écouter Yahia flûter, ça ne parle pas la même langue. Imaginez nos conférenciers d'art, nos bons missionnaires de

Extrait de la publication

l'art, ces dignes magisters, devant les peintures de Chaissac. C'est une idée qui ne se supporte pas, c'est comme un romancier spécialisé dans les récits de chasse qu'on mettrait nez à nez avec un lion. Un astronome qu'on assoirait sur une étoile filante. Il faudrait qu'ils renoncent à beaucoup de choses, à toutes leurs chères choses et chères explications. A toutes conférences en tout cas. Zéro ces genres de peintures-là pour les sociétés des « Amis des Musées » et des « Amis des Arts » et tout ça.

Je me demande même à vrai dire, dans cette bonne ville où nous vivons capitale aujourd'hui plus que jamais CULTURELLE la sage mignonne, quels genres d'énergumènes les tableaux de Chaissac pourront bien intéresser. Sûrement Yahia mais il ne viendra pas d'El Goléa exprès avec ses pieds sales et ses bouquets de menthe fraîche dans le nez, d'ailleurs ça jetterait plutôt du discrédit sur l'exposition. Peut-être, c'est ce qui est à voir, quelques isolés de peu de savoir et peu d'ambition, des recalés de polytechnique, des récalcitrants, des déçus, qui se contentent de peu, de presque rien, qui au lieu de s'éduquer et de se relever le niveau avec la critique raisonnée des expositions dans la rubrique d'art des hebdomadaires, et de s'instruire aux conférences pour après en faire aussi, s'en vont comme ça plutôt passer leur temps à écouter le vent et souffler dans le sable.

Allons ensemble tous les deux, Chaissac, rôder dans le sable, et on se prêtera notre petite flûte.

PEINTURES INITIATIQUES D'ALFONSO OSSORIO *

La peinture peut être une subtile machine à véhiculer la philosophie — mais déjà d'abord à l'élaborer. Elle est apte, plus vite que des écrits, à transcrire les mouvements de l'esprit de façon immédiate, saisis à leur état naissant. Il se peut qu'ils soient doués, pris à ce stade, de capacités qui s'affaiblissent ensuite quand ils s'élaborent davantage dans le champ de la conscience. Les idées intéressent M. Ossorio moins que les humeurs dont elles dérivent, et qui leur donnent leur orient.

D'autre part, la peinture transporte les choses dans leur corps; et leur corps, c'est mieux que leur nom. Elle peut même retirer aussi du corps aux choses, à volonté; prêter un corps, par contre, à de celles qui n'en ont pas. Elle peut faire d'un arbre une idée; elle peut faire d'une idée un arbre. Ces opérations faites, elle peut manipuler ces nouveaux corps, les changer de place, les marier en toutes sortes de nœuds et de greffes, et baratter toute cette crème. Le langage réduit tout en noms, en fait ensuite un clavier plane. Mais la peinture dispose de plusieurs étages; et, où il en faut un de plus, elle le met. Elle opère en même temps sur plusieurs claviers.

L'art de M. Alfonso Ossorio est à plusieurs étages. Je ne connais même personne qui fasse de la peinture une machine à mouvements si multiples — quand chacun de ces mouvements n'est pas, par surcroît, réversible. D'où vient que ses tableaux sont, à première vue, peu clairs. On discerne mal d'abord les chasses qu'il y mène. C'est qu'il y mène ensemble plusieurs

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN DUBUFFET

Prospectus et tous écrits suivants

II

« L'art est par essence nouveauté. Les vues sur l'art aussi doivent être nouveauté. » Ces lignes, extraites de la « Mise en garde » de l'auteur qui précède le recueil des *Écrits* de Jean Dubuffet, en disent assez le propos : on trouvera ici, groupées sous diverses rubriques, quantité de vues en effet nouvelles sur l'art, mais aussi sur d'autres sujets et objets, parmi lesquels – pourquoi pas ? – la littérature (avec exemples à l'appui). Ces vues sont bien éloignées de celles que propose l'institution qui a nom *culture*, mais elles trouvent leur illustration dans les obscurs travaux de ceux qui font œuvre – et œuvre d'art – à l'écart des chemins communs.

L'art brut préféré aux arts culturels : la formule résume assez bien l'entreprise où Jean Dubuffet s'était engagé et qui lui avait fait rassembler au siège de la Compagnie de l'art brut les travaux de ceux qu'il nommait les « irréguliers de l'art ». Il leur a consacré nombre d'études qui sont ici rassemblées, tout en élaborant l'une des œuvres de ce temps les plus neuves, la mieux délibérée en tout cas, comme en témoignent les « réflexions » du peintre, et cependant marquée de ce caractère de totale invention hors de quoi il n'est point, à son gré, d'art ni de création.

67-XI A 22041 ISBN 2-07-022041-9

9 782070 220410

Extrait de la publication